

SUR LES TROUBLES DES LÉGATIONS.

On écrit de l'Italie centrale à l'*Ami de la Religion* :

« Ce qu'il y a de remarquable dans les habitudes de notre époque, c'est que le jugement et les raisonnemens des hommes se fondent bien plus sur de mensongères relations, que sur le témoignage incontestable des faits. La presse périodique, organe du faux non moins que du vrai, tyrannise les esprits et règle les jugemens au point que, si parfois la dignité et la prudence conseillent d'accueillir par le silence les mensonges des journaux, il se trouve aussitôt une feuille, qui ne manque pas d'interpréter cette réserve au profit des mensonges qui n'ont pas été démentis, et qui s'en prévaut pour les accréditer.

« Il convient donc de dire quel cas il faut faire de tout ce que les journaux étrangers ont successivement débité de nouvelles incomplètes et hasardeuses, ou d'exagérations malveillantes sur les événemens de nos contrées.

« Nous ne dissimulerons pas les troubles qui ont tout récemment affligé cette province; nous n'atténuerons pas les mauvaises intentions de ceux qui les ont excités; nous ne nous ferons pas illusion sur les dangers qui pouvaient s'ensuivre, si notre gouvernement avait été moins vigilant, moins prévoyant. Nous ne craignons pas toutefois de nier que ces troubles aient jamais eu le caractère de gravité qu'on a voulu leur donner à l'étranger; et nous concluons qu'il est faux de soutenir qu'ils existent encore parmi nous avec quelque caractère de gravité, comme le prétend un journal assez accrédité, et qui affecte, à ce sujet, des craintes hors de raison.

« D'abord nous avertirons que l'origine de ce fol attrait ne fut pas regardée parmi nous comme aussi mystérieuse qu'on voudrait le faire croire. Nous avons trouvé bien étrange, bien inopportune, l'érudition déployée par un journal italien, qui en a cherché l'analogie dans les rébellions du *Monte-Sacro*, et qui a été sur le point de voir un Spartacus dans ces contrées. Il n'est pas moins faux qu'on ait été assez incertain pour déplacer les soupçons de leur véritable siège, et les jeter sur une puissance fort éloignée. Le gouvernement, dont la sagacité découvrit bientôt tous les fils de la trame, n'hésita pas un instant à faire preuve de résolution, de force, en montrant aux séditeux comment leur ouvrage s'éroulait dès sa naissance.

« D'ailleurs, aurait-il pu en être autrement? Déjà, depuis longtemps, on était en garde contre les nouvelles doctrines subversives qui, de temps en temps, venaient des pays étrangers, soit qu'elles prissent d'abord le manteau du saint-simonisme, ou le voile de fouriérisme, ou enfin l'enseigne du communisme. Les menées séditeuses ne pouvaient demeurer inconnues, au moment surtout où, par une étrange coïncidence, les phalanstériens, unis aux communistes, troublaient la Suisse, les villes de Toulouse, de Barcelone, de Lubec, et préparaient de l'agitation à Paris même, et sur un point opposé, à Varsovie. Les mouvemens qui eurent lieu à Aquila, il y a deux ans, avaient eu quelque écho parmi nous; les traces qu'on avait découvertes dans un procès bien connu, qui, depuis peu, a eu son dénoûment dans ces contrées, n'étaient pas perdues; les opinions des auteurs de la *Jeune Italie*, dans les îles voisines, n'étaient pas un mystère.

« Nous ne nierons pas que la clémence même du gouvernement pontifical, après les douloureux événemens de 1831, n'ait pu produire, chez des ingrats ou des méchants, l'espoir de l'impunité pour de nouveaux attentats. Toutefois, nous croyons rendre hommage à la vérité, en jugeant peu fondée l'opinion manifestée à l'étranger, que les troubles d'aujourd'hui se rattachent à une œuvre toujours continuée depuis lors. Pour tout homme doué d'un peu de bon sens, les illusions s'évanouissent bientôt, et l'erreur fut trop éphémère. Le repos public est un besoin impérieux pour nos populations, auxquelles sont ouverts les trésors de l'industrie agricole et du commerce. La paix générale dont jouit l'Europe, l'intérêt que les principales puissances ont témoigné hautement au gouvernement pontifical, sont des considérations qui n'ont pas échappé à la partie sensée de la population; et ceux qui ne sont pas capables de les faire, ne peuvent ni passer pour sages dans la société, ni exercer de l'influence sur la multitude, ni avoir accès auprès d'elle par de perverses et trompeuses séductions.

« On aura une preuve convaincante de cette vérité, si l'on remarque comment la population a accueilli l'attentat récemment ourdi au milieu de nous par quelques scélérats, et à quels dangereux instrumens ceux-ci ont eu recours pour faire réussir leurs desseins.

« On est fort heureux de pouvoir assurer qu'aucune personne de mérite, en crédit, ou riche, ne s'est trouvée jusqu'ici impliquée dans une conjura-

tion qui, à ce qu'il paraît, eut sa source dans des instigations venues du dehors, et qui fut l'œuvre de jeunes insensés perdus de conduite. Si quelques-uns d'entre eux portent malheureusement un nom illustre, tous sont sans fortune, sans moralité, sans avenir. Il se joignit à eux quelques désœuvrés et un petit nombre de gens sans expérience qui, vivant dans l'isolement des campagnes, se laissèrent séduire et éblouir par de fausses et trompeuses promesses.

« Ce fut au milieu des ténèbres, dans la solitude des bois des montagnes, bien loin de la ville, qu'ils s'assemblèrent pour disposer l'exécution de leur dessein. Nous doutons fort que les notabilités de la *Jeune-Italie*, indiquées par un journal, fussent présentes à ces orgies champêtres. Nous assurons même, qu'entre les mets et les verres, les nouveaux Gracchus ne savaient guère ce qu'ils voulaient faire, et que leur esprit n'aurait jamais pu concevoir autre chose que le désordre et l'anarchie. Il ne se trouvait, parmi eux, aucun homme capable d'écrire une proclamation, un appel, ni même un exposé de leurs intentions. Leur but était de renverser le gouvernement, de provoquer, au milieu du carnage et du pillage, une révolution, sans prévoir ce qui devrait en résulter.

« Quelques-uns, s'étant mis à parcourir différentes parties de l'Italie méridionale, transmièrent à leurs compagnons des encouragemens, les promesses d'un appui étranger, l'assurance d'un soulèvement général à un jour donné, des espérances menteuses d'un puissant concours. Ils avaient peu d'argent, et il n'importe guère de savoir s'il est vrai que les chefs en tiraient de leurs adhérens de Malte; ils avaient très-peu d'armes, et l'indifférence, le calme des populations répondait mal au nombre fort limité des conspirateurs. D'abord, on s'efforça d'exciter au désordre, en répandant artificieusement des nouvelles d'événemens étrangers, d'autant plus incroyables qu'ils étaient plus éclatans. Certes, on n'aurait jamais pu faire plus de honte à une ville surnommée la *Savante*, qu'en croyant facile d'y répandre, comme des vérités, des fables qui répugnaient au bon sens le plus vulgaire. Ce stratagème mesquin fut suivi d'un projet qui le lui dispute en folie et en scélératesse.

« Dans une ville aussi peuplée que Bologne il y a, sans doute, dans la masse du peuple, beaucoup d'individus qui peuvent tenter l'idée de se tirer de la pauvreté, en coopérant aux changemens, ajoutez qu'il y eut un moment où, à cause de l'adoption de nouveaux réglemens financiers pour réprimer la contrebande, le mécontentement rendait les misérables, qui en faisaient métier, accessibles aux tentatives de corruption des ennemis du gouvernement. Cette circonstance n'échappa point aux moteurs du désordre, qui cherchèrent à se faire des adhérens dans la lie du peuple; et il ne leur fut pas difficile d'en gagner un certain nombre, par l'appât d'un peu d'argent, et par la promesse formelle du pillage des caisses publiques.

« Toutefois, cet expédient devint bien funeste à leurs desseins, puisque le secret ne resta plus caché dans la solitude des champs, mais se répandit, de bouche en bouche, parmi le peuple, sur les places publiques. Ce fut alors que l'autorité du gouvernement vit qu'il était temps de déployer sa force; quelques démonstrations suffirent pour remplir d'épouvante les esprits des conspirateurs, qui s'enfuirent bientôt de la ville et se réfugièrent dans les bois et dans les montagnes.

« Quoiqu'on ait dit des mesures militaires adoptées par le gouvernement dans ces premiers instans, il nous suffira de faire observer que tout se borna à doubler les postes et patrouilles, à appeler sous les armes quelques volontaires pontificalx de différentes communes de la province, et au déplacement des poudres, pendant le court espace de temps nécessaire pour restaurer l'ancienne goudrière et la mettre à l'abri d'un coup de main. La population fut étonnée même de ces mesures, car, malgré les vociférations qui les avaient précédées, on ne pouvait se persuader une chose que tout le monde jugeait incroyable et insensée. Mais l'étonnement se changea bientôt en indignation contre les perturbateurs; et la meilleure preuve, c'est la contenance toujours pacifique et tranquille de la ville.

« Pleine de confiance dans ces dispositions rassurantes du pays, l'autorité eut toute sa liberté d'action, tandis que les moteurs du désordre s'empressèrent de chercher un refuge à l'étranger.

« Néanmoins, ceux qui, par défaut d'argent, ne purent les suivre, prirent le parti désespéré de parcourir en bande la partie montagneuse de la province; guidés par quelques hommes hardis, dont le nom a acquis, aujourd'hui seulement, une triste célébrité. Les crimes dont ceux-ci se souillèrent,